

seurs ont contracté de leur poche et de celle de leurs élèves \$500 de dettes pour se procurer les matières premières du travail, les ustensiles et les appareils de démonstration.

Honte à ces rongeurs !

Rendez vos comptes, messieurs les accapareurs.

Qu'avez-vous fait de l'argent de Jésuites ?

Qu'avez-vous fait de l'argent des messes ?

Répondez sans faux-fuyants. Nous sommes las d'attendre, las d'obéir, las de courber la tête sous les sandales ecclésiastiques et les crosses épiscopales.

Liberté ! voilà le grand cri de l'Université Laval !

Indépendance des jougs, quels qu'ils soient, soumission aux règles seules qui auront été librement consenties ; c'est là qu'est l'avenir.

La rupture est faite dès ce jour.

Le sort a été scellé lorsque le pauvre vieillard qui préside aux destinées de l'Eglise Catholique dans notre cité a avoué son impuissance.

C'est du peuple seulement que l'Université Laval peut attendre quelque chose, et c'est à lui seulement qu'elle va s'adresser

Les bonnes volontés ne manqueront pas, nous l'espérons.

D'ailleurs, l'essai n'est plus à faire.

Le peuple a montré depuis sept années déjà qu'il savait faire sa part et plus que sa part lorsque les autres, les belles âmes, ne songeaient qu'à l'emporter.

C'est le peuple seul qui soutient l'Université ; c'est le père qui puise dans le bas de laine la contribution annuelle du fils bien aimé, au moyen de laquelle vit sans trop périliciter, tout en peinant et souffrant, notre première institution de haute éducation.

Rien ne sera changé.

Seulement, au lieu de voir dans ces couloirs et dans ces salles, témoins de nos efforts, tramer et commander en tyrans les dignitaires aux genoux desquels il faut se trainer en vain, nous verrons apparaître des égaux, des laïques dont le cœur bat à l'unisson du nôtre, des pères dont les aspirations répondent à nos aspirations, des maîtres qui sont des amis, des chefs qui sont des frères.

La voilà la vraie université laïque, celle que nous rêvons de voir fonder, parce que seule elle répond à nos besoins et à nos intentions.

Le moment où elle surgira de ces débris accumulés, de ces ruines entassées par l'asservissement clérical, est proche.

Nous allons briser nos chaînes, mais avant, il nous faut des comptes.

L'Université laïque n'acceptera la succession que sous bénéfice d'inventaire, bien sûr.

Pas de naïveté.

Avant de donner un sauf-conduit aux hommes dont nous allons nous débarrasser, sachons :

Où est passé l'argent des Jésuites ?

Où est passé l'argent des messes ?

Où sont les \$80,000 ?

UNIVERSITAIRE.

FI! MONSIEUR L'ABBE!

Paris est décidément une Babylone aux irrésistibles tentations.

Il n'y a qu'un homme qui ait tenu bon et n'ait pas sombré dans ses séductions.

Cet homme-là c'est le brave curé Labelle.

Le bon colosse avait contre les attraits multiples étourdissants de la capitale un remède puissant, son indomptable énergie et cette ambition non pas d'apôtre, mais de conquérant du Nord qui le hantait sans cesse.

Il pouvait aller sans danger à l'Opéra ou aux Folies-Bergères ; lorsqu'il se présentait un passage ou un défilé scabreux, le bonhomme, qui n'avait pas de temps à gaspiller à ces bêtises-là, sortait son breviaire, et, sans ostentation, laissait passer l'accès ou l'orage.

Sa volonté ferme de ne pas se détourner de sa tâche, la vraie, celle qui l'occupait, la colonisation du Nord, était le vrai antidote qui agissait sur lui.

Mais ils n'ont pas tous la force de ce géant, nos petits errés qui vont à Paris ; tous n'ont pas dans la tête une ambition de réussite toute humaine, comme il en avait une.

Il y en a bien de ces brillants papillons qui se font roussir les ailes aux flammèches des lustres et aux candelabres des avant-scènes.